

Vous résumerez ce texte en 200 mots avec une marge de 10 % en plus ou en moins. Vous mettrez une barre verticale bien visible tous les 20 mots.

Merci d'utiliser une copie à grands carreaux et de ne pas oublier la marge de trois carreaux. Appliquez bien la méthode, soignez la présentation (paragraphes) et le compte des mots...

Mais j'en viens à l'argument, après cette digression sur les paysages qui ont marqué mon enfance : aujourd'hui, la rencontre avec la beauté naturelle n'est souvent possible que si l'on accepte d'avoir un regard sélectif.

5 En Europe occidentale – mais il en va ainsi désormais de nombreuses parties du globe –, nous ne sommes plus confrontés à des forêts primaires, ni à la démesure géologique du désert, ni aux steppes craquelées de gel du Nord. Les grands espaces, la *wilderness* ne sont pas pour nous. Ma thèse est cependant que cela ne nous prive nullement de satisfactions esthétiques tout à fait valables. Il n'est pas exclu, à la limite, qu'on puisse s'émerveiller d'une feuille d'arbre ou même d'une pousse d'herbe tenace qui a réussi à jaillir de la fissure d'un trottoir. Quoi qu'il en soit, un essai sur la beauté de la nature ne saurait poser, dès l'abord, comme condition, que nous n'en faisons l'expérience authentique que dans des parcs naturels, des sites aussi exceptionnels que les falaises de Santorin ou encore des terres que leur caractère hostile – toundras, jungles – a miraculeusement préservées.

10 Il existe, en particulier dans les magazines et les films documentaires d'aujourd'hui, une tendance à la magnification aristocratique de la nature : à grands renforts d'expéditions coûteuses, de raids en 4x4 ou en hélicoptère vers les régions les moins touristiques de la planète, jamais desservies par les lignes d'aviation commerciales, les photoreporters rapportent des clichés merveilleux qui nous restituent le spectacle d'une terre quitte de toute intervention de l'humanité. Qu'ils choisissent de parcourir les régions les plus escarpées et les plus malfamées à vélo, à cheval ou à pied, les écrivains de littérature de voyage tombent dans le même travers et nous rapportent des descriptions de splendeurs auxquelles seule une solide constitution physique donne accès. Mais c'est, à mon avis, placer la barre bien trop haut, et l'effet est contre-productif. Ces photographies, ces récits sont censés entretenir en nous l'amour de la nature, voire provoquer un sursaut de conscience écologique, mais à rebours de ce grand dessein, ils nous écrasent en nous présentant une réalité que nous n'aurons jamais les moyens d'aborder, un monde dans lequel nous ne vivons pas et que nous savons hors d'atteinte. Je suis pour une conception plus démocratique et plus immédiate du contact avec la nature. Selon moi, même dans une plaine céréalière, même en bordure d'une cité-dortoir, même en banlieue, la beauté naturelle est là, et nous avons des rendez-vous intermittents et secrets avec elle, si du moins nous savons lui ouvrir nos yeux et notre cœur. Le soleil se couche aussi derrière les barres de HLM.

25 Ce n'est pas seulement par souci politique que je tiens cette position, mais parce que notre sensibilité fonctionne ainsi, me semble-t-il : il m'est arrivé d'être en voyage dans quelque lieu privilégié, exotique, superbe, malheureusement à ce moment-là je n'étais pas dans les bonnes dispositions, les portes de ma perception étaient fermées et je n'ai pas éprouvé le quart des émotions que m'ont offertes la Fosse-aux-Chats, ou le saule foudroyé qui se dresse au bord de la route de Gizay, ou le brouillard naissant des labours poitevins en hiver, ou le son de la pluie crépitant sur les aiguilles de la sapinière du bois des Cartes.